

« Nous sommes un témoignage »

La nouvelle Fabuleuse ou les aventures d'un flo, de Michel Marc Bouchard. Mise en scène de Serge Denoncourt, théâtre du Palais municipal (Saguenay) du 29 juin au 18 août 2007

Sylvain Lavoie

Numéro 216, septembre–octobre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10334ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, S. (2007). « Nous sommes un témoignage » / *La nouvelle Fabuleuse ou les aventures d'un flo*, de Michel Marc Bouchard. Mise en scène de Serge Denoncourt, théâtre du Palais municipal (Saguenay) du 29 juin au 18 août 2007. *Spirale*, (216), 53–54.

« Nous sommes un témoignage »

LA NOUVELLE FABULEUSE OU LES AVENTURES D'UN FLO de Michel Marc Bouchard

Mise en scène de Serge Denoncourt, théâtre du Palais municipal (Saguenay) du 29 juin au 18 août 2007.

par SYLVAIN LAVOIE

Il s'agissait de « rénover un monument », pouvait-on lire dans l'édition régionale de l'hebdomadaire *Voir*. Un monument qui célèbre ses vingt ans cette année, un spectacle à grand déploiement — le premier au Québec auquel plusieurs autres, tous en région, ont emboîté le pas — vu par plus de 900 000 spectateurs : l'histoire d'un royaume et surtout le témoignage d'une communauté. Comme si, à lui seul, l'âge de *La Fabuleuse* tenait lieu d'explication à cette entreprise de réfection.

Il s'agissait donc, pour les maîtres d'œuvre de cette aventure, d'atténuer les effets spectaculaires et de mettre l'accent sur la passion. Ce qui faisait dire à l'auteur de la nouvelle mouture de *La fabuleuse* qu'« on a préféré l'émotion aux pétards et aux fontaines » afin de réécrire une histoire où on allait « se servir des événements historiques comme décor à une histoire d'amour ». Ainsi a-t-on cru bon de créer quelque mille nouveaux costumes qui « promettent d'en mettre plein la vue » et d'ajouter des « éléments qui permettent de mettre de la magie », pouvait-on lire dans la presse, à quoi s'ajouta l'engagement du metteur en scène d'offrir un spectacle « meilleur que ce qui se fait à Drummondville et en Abitibi ». Pour la trame sonore, plusieurs comédiens originaires de la région ont prêté leur voix à l'entreprise alors que certaines chansons ont été interprétées par une vedette star-académicienne.

On a voulu, en d'autres mots, se distinguer des manifestations culturelles similaires qui, aux quatre coins du Québec, tentent d'attirer le public à l'aide de cette formule déjà éprouvée. Pour concurrencer des spectacles dont les créateurs sont souvent inconnus en dehors de leur région respective, mousser une campagne publicitaire — le milieu médiatique ne manque jamais à l'appel lorsqu'il s'agit de jeter de la poudre aux yeux — et revigorer l'affluence touristique, rien de mieux

que quelques têtes d'affiche. Cela en promettant un spectacle sous le signe de l'émotion la plus pure. Cependant, il n'est pas rare qu'une vive expectative s'accompagne d'une sérieuse déception...

Durer malgré tout

« Avant de partir, laisse-moi te raconter quelque chose », lance Flo à Marie-Soleil, qui s'apprête à partir pour Montréal, en guise de plaidoyer pour son royaume afin de la retenir dans la région. Car le fjord majestueux et le lac aux rives en sable d'or qui se voulaient jadis un nouvel Eldorado dont la conquête n'avait d'égal que celle de l'Asie, présentent aujourd'hui plusieurs réalités qui ne sont pas des plus réjouissantes : fermeture d'usines, disparition de la forêt, exode des jeunes. Cette note un peu sombre sur laquelle se clôt le spectacle — inévitable, si l'on veut prolonger l'aventure —, s'inscrit pourtant dans la lignée des événements qui viennent de défilier pendant plus de deux heures et qui évoquent un passé parsemé d'obstacles dont aucun n'est venu à bout de la persévérance de ces gens. N'est-ce pas là, après tout, que réside l'avantage de célébrer l'histoire : tout passé ne devient-il pas fabuleux lorsqu'on le raconte ? Ce qui permettrait, du reste, de rendre la saveur du présent un peu moins amère, comme pour (se) dire qu'on en a vu d'autres.

Lorsque Florian de la Grande-Langue, petit duc de la Parlure, vicomte des Mots-Complicés, jeune homme espiègle qui parle presque toutes les langues de la terre, débarque en Nouvelle-France en 1603, il tombe bien entendu sous le charme de la belle Mishpuan, fille du chef d'une tribu montagnaise. Leur relation sera condamnée et vaudra à Flo d'errer pour l'éternité à la recherche de celle qu'il aime. Ainsi sera-t-il le témoin actif de l'histoire, de la foire aux fourrures de Tadoussac à l'arrivée en 1838

Le Tartuffe

LE TARTUFFE

Texte de Molière, mise en scène de Marc Alain Robitaille, au Théâtre du Trident, du 17 avril au 12 mai 2007.

par JACQUELINE BOUCHARD

Le *Tartuffe* revisité par Marc Alain Robitaille est un spectacle picturalement remarquable du point de vue de la mise en scène et de la scénographie (Michel Gauthier), une suite de tableaux d'époque. Les personnages y figurent sous les lumières du plateau (Sonoyo Nishikawa) tels les modèles d'un peintre vêtus (Catherine Higgins) et maquillés (Élène Pearson) pour la circonstance. Les formes, les textures précieuses, les couleurs soyeuses et vives des habits ajoutent encore à l'authenticité du genre. Elles personnalisent les individus tout en affichant la touche imaginative de Higgins.

Le décor aux proportions imposantes, sombre mais riche, sobre et esthétique, met l'accent sur l'aspect tragique de la comédie. Nous voilà dans le hall d'une écurie surdimensionnée à deux niveaux, sortie d'un tableau perspectif de la Renaissance. Des fresques de chevaux emballés, aux naseaux frémissants, nous plongent dans la passion romantique à la manière d'un Géricault ou d'un Delacroix. Les bêtes fougueuses expriment le désir, et leur allure, sa montée et sa manifestation progressives. Le rythme s'exprime aussi de manière sonore (Yves Dubois), par le tic-tac d'un métronome, des instruments à percussion, des enregistrements de trot ou de galop.

L'ensemble pourrait convenir à un opéra. Tout est en place pour expurger du texte la vilénie de Tartuffe, ce faux dévot qui cache derrière sa piété des ambitions dangereuses et des penchants lubriques. Marc Alain Robitaille a choisi de le camper dans un univers mixte où se côtoient l'élite alexandrine et le monde ordinaire d'aujourd'hui. Nicola-Frank Vachon se charge des coups d'épée et autres clins d'œil humoristiques un peu coquins et indisciplinés. Certaines anecdotes visuelles ne sont pas toujours limpides ou utiles mais elles sont estompées par la force et la cohérence de l'ensemble. Jean-Sébastien Ouellette traduit bien le personnage renfermé de Tartuffe, la complexité du masque qu'il porte. Avec une habileté machiavélique, il transforme sous nos yeux l'accusé en manipulateur, puis l'invité puritain en séducteur débridé. Jacques Leblanc caricature Orgon avec un plaisir soutenu. Lorraine Côté incarne l'intelligente Dorine et son réjouissant pragmatisme de manière impayable, donnant à la langue classique une saveur et un ton populaires savoureux. Linda Laplante nous révèle une Elmire pulpeuse, sympathique, drôle. Madame Pernelle (Denise Dubois) n'en paraît que plus austère et lourde.

Bien sûr, *Tartuffe* ne peut plus scandaliser ni l'Église ni le pouvoir politique comme à l'époque du Roi Soleil. Rappelons que la pièce eut un énorme succès lors de sa création le 12 mai 1664 mais fut interdite dès le lendemain par le roi. Après quelques représentations privées et publiques, puis une seconde censure au cours des années suivantes, l'œuvre fut enfin agréée par le roi le 5 février 1669. Voilà un anathème impensable aujourd'hui. Il faut dire que le sujet est édulcoré avec le défilé de Tartuffes que l'actualité médiatique nous présente : des curés, des gouvernants et autres personnes de pouvoir à la main longue, qu'il s'agisse de sexe ou d'argent. Et puis quoi, il y a toujours des Orgons qui attendent leur Tartuffe, pour boire ses belles paroles et le suivre aveuglément. ☺

Une part d'infini

AVALER LA MER ET LES POISSONS

Texte de Sylvie Drapeau et Isabelle Vincent, mise en scène de Martine Beaulne, par le Théâtre de la Manufacture, au Théâtre Périscope du 8 au 20 mai 2007.

par JACQUELINE BOUCHARD

Décor : un atelier d'artiste tout en largeur, conçu par Richard Lacroix. Sur des tringles, glissent de grands panneaux tendus de textiles transparents nous laissant imaginer les œuvres de Kiki, la femme peintre interprétée par Sylvie Drapeau. De magnifiques lumières bleues (André Rioux) baignent les objets dans l'atmosphère océane de ses toiles mystiques. Entre le coulissement des tableaux et le déplacement fort bien mis en scène des acteurs, le lieu demeure immobile, en attente d'inspiration : on y brûle de réaliser du sublime, de gratter la surface des jours, de se créer une existence en profondeur, à grands traits passionnés, d'en remplir les moindres recoins de couleurs vibrantes.

La critique a dit de cette pièce qu'elle portait sur l'engagement. Elle commence d'ailleurs avec les funérailles d'un chef d'État charismatique. Mais cette introduction ne trouve pas vraiment de suite et je parlais plutôt d'un texte sur l'amitié (une perception qu'Isabelle Vincent dit ne pas partager dans un article de presse), et comment celle-ci mûrit à travers les circonstances imprévues et les choix de deux femmes diamétralement opposées (les costumes de Mérédith Caron l'expriment bien) mais unies par une grande tendresse. Interprété avec beaucoup de sensibilité, le texte fait sourdre une émotion qui emplit la scène.

Il est également question de deuil et de résilience lorsque les amies doivent reconnaître qu'une certaine image de leur relation ne tient plus la route. Finalement, l'amitié apparaît ici comme une métaphore des représentations et des projections que nous nous faisons de nous-mêmes et de nos rêves en regard de notre vie présente et future, jusqu'à ce que des événements imprévus se chargent de les chambouler et de nous heurter, parfois brutalement, en nous dévoilant une autre image de nous, d'autres possibles. Ce texte suscite donc des réflexions très engageantes... mais sur le plan personnel.

Par exemple, le personnage d'une Ariel (Isabelle Vincent) politiquement engagée ne « colle » pas. Vouloir le pouvoir, c'est risquer de le perdre, ce que cette femme n'ose pas. Choyée et ambitieuse, elle n'a ni les moyens ni l'allure de ses prétentions : il faut pour cela davantage que de la fébrilité, un cellulaire qui sonne fréquemment, un agenda chargé et des rendez-vous avec des fonctionnaires étrangers. C'est le réconfort dans la visibilité que cherche cette hyperactive centrée sur elle-même. Insatiable, elle veut tout et tout le monde, et ne peut donc s'engager à fond nulle part. Elle excelle par contre à contrôler les gens, sauf elle-même. La perte de son emprise sur la vie, pourtant, semble l'éveiller et la rendre davantage maîtresse de ses émotions.

Son envers, la douce, belle et mystérieuse Kiki (Sylvie Drapeau), vit dans sa bulle parmi ses tableaux. Certes, c'est une artiste dont l'originalité, l'authenticité et la sereine énergie éclairent quelques rares proches. Mais tous les autres, les êtres extérieurs à son monde, sont pour elle des sujets dont elle se nourrit à distance, grâce à la photographie. Son art lui suffit, du moins le croit-elle. Mais cette image d'un offertoire presque monastique à sa peinture va se fissurer, une passion viendra bouleverser sa vie et celle de son amie qui réagit à cette Kiki nouvelle mordant dans la vie avec appétit et cessant momentanément de peindre pour aimer quelqu'un et recharger ses sens.

Au bout du compte, nous sommes ici en présence de deux femmes vivant chacune dans leur univers, dans l'attente anxieuse de quelque chose d'infini. Les hommes, eux, sont moins tourmentés. Ils savent ce qu'il leur manque. Georges (Denis Bernard) manque de temps mais dans un univers dépeuplé; Jérôme (Daniel Gadouas) est attiré par la mer. Comme Kiki. Et tous, ils veulent avaler leur part d'infini, la mer et les poissons, en essayant de ne pas se noyer. ☹

L'auteur a voulu donner à toute cette aventure un fil conducteur mais une telle fresque historique a-t-elle besoin, pour vibrer, des sentiments de deux protagonistes? La passion de tous ces valeureux, tous ces fous, portée dans un tel récit, ne suffit-elle pas pour construire une histoire qui puisse émouvoir?

des premiers habitants de la région en passant par la Grande-Paix de Montréal et l'affrontement de Wolfe et Montcalm. Un soir de février 1866, alors que la lune oublia apparemment de se montrer, les amants se retrouvent. Ils auront une fille, Marie, mais le bonheur sera de courte durée car Mishpuan périra dans le Grand Feu de 1870 qui ravagea une grande partie du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

La seconde partie du spectacle s'ouvre sur l'Hôtel Roberval du début du xx^e siècle, quelques années avant le succès du gardien de but Georges Vézina, quelques décennies avant le tournage, à Péribonka, du premier *Maria Chapdelaine* (avec Madeleine Renaud et Jean Gabin), un demi-siècle avant l'épisode du peintre-barbier Arthur Villeneuve et presque un siècle avant le déluge. Pendant ce temps, le protagoniste, entouré d'une progéniture fort abondante, fait la rencontre d'une certaine Béatrice et voit son mauvais sort s'évanouir. Dans le dernier tableau, on retrouve Flo avec Marie-Soleil, une autre de ses descendantes, en train de convaincre celle-ci de ne pas s'exiler.

Un témoignage

Le spectacle recèle des qualités historiques certaines et en ce sens, Michel Marc Bouchard a très bien fait ses devoirs. De plus, ceux qui connaissent son œuvre reconnaîtront certains thèmes qui lui sont chers, dont la religion et l'homosexualité, notamment à travers la boutade concernant la célèbre Miss Beaumont londonienne (« grâce à un travesti on a gardé la religion »), ou encore dans le commentaire qu'un adolescent fait à son amie à la fin de la pièce (la région est « ben qu'trop straight » pour y vivre ses amours). L'humour est agréable, on joue avec les stéréotypes régionaux et on exploite la couleur de cette langue d'ici qui fourche, qui chuinte et qui accumule les « là-là ». Enfin, les nombreuses références en

filigrane au roman de Louis Hémon ne sont pas dépourvues de pertinence.

Mais dans un décor aussi immense, l'histoire d'amour a l'air bien petite... L'auteur a voulu donner à toute cette aventure un fil conducteur mais une telle fresque historique a-t-elle besoin, pour vibrer, des sentiments de deux protagonistes? La passion de tous ces valeureux, tous ces fous, portée dans un tel récit, ne suffit-elle pas pour construire une histoire qui puisse émouvoir? Si Bouchard affirmait que « l'histoire rend parfois les choses moins anecdotiques », ici c'est en fait son histoire d'amour qui semble anecdotique et tous les charmes jetés sur cette idylle n'opèrent que très peu.

J'aurais apprécié que les personnages secondaires s'expriment davantage, tout comme je n'aurais pas voulu que la voix riche et grave de Michel Dumont cesse d'être l'Esprit de Fjord pour ne devenir que celle d'un narrateur-informateur. Car c'est là que tient la magie : dans la passion habitant ces gens qui, soir après soir, souvent année après année, se retrouvent bénévolement sur scène et viennent raconter — et vivre — leur histoire. Aussi a-t-on raison de leur faire dire « Nous sommes un témoignage » en manière de conclusion. Je me demande aussi si on a bien fait de remplacer plusieurs effets spectaculaires : parfois les moyens techniques, même s'ils ne sont que de la pétarade, peuvent arriver à faire croire aux éléments et à la puissance, à la vastitude de cette nature qui nous entoure, beaucoup plus, en fait, que des photos projetées sur un écran.

Je suis probablement plus nostalgique que chauvin, ce qui expliquerait mes nombreuses réserves concernant la « rénovation » de ce monument : était-ce vraiment l'améliorer que de le placarder de gros noms et de l'asperger d'eau de rose? Il est certain que le flo est encore tout jeune mais s'il n'est pas pris en main à temps, je crains qu'il ne finisse mal. ☹